

ALFRED RUSSELL WALLACE.

L'homme extraordinaire qu'était Wallace, mort le 7 novembre dernier, n'a touché à l'Américanisme qu'au début de sa longue et savante carrière, mais il l'a fait d'une manière supérieure et notre Société doit à sa mémoire un souvenir reconnaissant.

Il était né en janvier 1823 à Usk, dans le pays de Galles, et fut d'abord un simple arpenteur, ce qui le mit, dès son jeune âge, en rapport avec les champs et lui donna le goût de l'étude de la nature. A vingt et un ans, il était professeur de langue anglaise à Leicester où il se lia avec l'entomologiste Henry Walter Bates qui devait, comme lui, devenir un grand naturaliste. Avides d'étudier la nature où elle se manifeste sous ses formes les plus vigoureuses, ils s'embarquèrent l'un et l'autre, en 1848, pour l'Amérique du Sud avec l'intention de porter leurs investigations vers la région de l'Amazone qui était alors peu connue. Après avoir travaillé ensemble pendant quelque temps, ils se séparèrent, et Wallace entreprit d'explorer la Haute Amazonie, particulièrement le Rio Negro et le Rio Uaupes qui n'avaient point encore été étudiés scientifiquement.

Wallace resta quatre ans dans cette région qu'il n'a pu parcourir sans de grandes difficultés, et sans courir des dangers dont son énergie, sa patience et sa bonne humeur inaltérable triomphèrent heureusement. Il fit là de riches observations sur la géologie, la climatologie, l'hydrographie, la zoologie, l'anthropologie et la linguistique qui n'ont pu, malheureusement, être toutes consignées dans la relation qu'il a donnée de cette belle exploration, car, dans son voyage de retour, il perdit dans un incendie toutes ses collections, ainsi que la

plupart de ses notes. Ce désastre, dans lequel il faillit perdre la vie, le mit dans l'impossibilité d'écrire une Histoire physique de l'Amazonie dont il avait tracé le plan.

Wallace ne retourna plus en Amérique, mais la nature tropicale exerçait sur lui une telle fascination qu'il résolut d'aller l'étudier dans les Archipels de l'Asie méridionale. De 1854 à 1862, il visita et étudia, comme il savait le faire, ces belles et plantureuses régions où il mûrit la grande idée de sa vie : la continuité dans la manifestation des forces de la nature, qui a pour conséquence inévitable la gradation des êtres.

Chose curieuse et digne d'être notée, cette grande idée, qui naquit chez lui en même temps que chez Darwin, leur fut suggérée, à l'un et à l'autre, par la lecture du fameux traité de Malthus sur la population. Elle fit rapidement son chemin, en se précisant et en s'élargissant de plus en plus, chez les deux savants, dans des mémoires et dans des livres qui sont maintenant dans toutes les mains et qui ont révolutionné notre ancienne conception des origines de la vie et de ses différentes formes.

Dans cette mémorable lutte pour faire accepter une grande doctrine scientifique, lutte dans laquelle Wallace et Darwin montrèrent un égal dévouement à la science et un égal désintéressement personnel, les deux savants ne marchèrent pas toujours du même pas. Darwin s'arrêta à la constatation des faits et à leurs conséquences immédiates. Wallace, esprit plus étendu et plus spéculatif, voulut aller plus loin et osa aborder le domaine de l'inconnaissable. Méditant sur les faits révélés par l'étude de l'Astronomie, qu'il avait poussée très loin, il arriva à cette conclusion hardie que notre planète était la seule habitée, que l'homme était le but de l'univers, que cet univers n'était pas réduit à la matière seule, et que tous ces phénomènes étaient conditionnés par une intelligence coordinatrice. L'homme, dans cette conception, reste bien, comme le dit Darwin, le produit de la sélection naturelle, mais, à la différence de Darwin, Wallace pense qu'à cette sélection instinctive, une intelligence, une volonté primordiale, a ajouté quelque chose.

Cette théorie, plus métaphysique que scientifique, a soulevé chez les transformistes de graves objections dont la principale est qu'on ne peut l'accepter sans reconnaître à l'homme une origine différente de celle des animaux, ce qui est la destruction du transformisme même, tel que l'entendent les Darwinistes. On a répondu, il est vrai, que si la science a recueilli un assez grand nombre de faits pour autoriser la conclusion que toutes les formes animales se tiennent d'assez près pour avoir la même origine, elle n'en a pas constaté un nombre suffisamment probant pour permettre d'avancer que l'homme, qu'un abîme sépare du plus parfait des animaux, a pu sortir de l'un d'eux par une évolution naturelle. Mais c'est là la question même. Ces spéculations, qui restent certainement en dehors de la science pure, sont néanmoins justifiées par notre besoin d'explication que la science ne peut satisfaire, si, la réduisant à son côté utilitaire, on ne lui permet pas de s'élever au-dessus de ses conditions matérielles pour sonder le mystère des origines qui assurément nous intéresse tout autant que ce qui est tangible et mesurable.

Quoi qu'il en soit, avec Wallace disparaît un des hommes les plus éminents de notre temps, une de ces rares natures d'élite qui voient plus loin que les autres et qui ont ainsi puissamment contribué à élargir la portée de notre vision scientifique.

Ses *Essais sur la sélection naturelle* et sa *Place de l'homme dans l'univers* ont été traduits et mis à la portée des lecteurs français par les soins de l'entrepreneuse et savante librairie des frères Schleicher. Son grand ouvrage, son œuvre maîtresse : *The geographical Distribution of Animals* ne l'a pas été, non plus que la relation de son voyage en Amazonie et ses magistrales études sur la Malaisie, la Terre de l'Orang.

Henry VIGNAUD.
